

LE DIABLE EN BELGIQUE (5).

par Roberto J. **PAYRO**

"*Los Ogros de Fresnés*" est un de ces quatre textes non publiés du vivant de Roberto J. **Payró** (1867-1928) et inclus dans ***El Diablo en Bélgica*** (1953). Il en a probablement pris connaissance grâce à l'article "*La Légende des géants de Bouvignes*" qui fut publié dans **Wallonia** (X, 1902, pp. 117-118) mais la version la plus connue en est sans doute "*Les Rochers de Frênes (légende du IX^{ème} siècle)*", reprise dans ***Légendes de la Meuse*** de Henri de Nimal.

LES OGRES DE FRENES.

Comme la région d'Allemagne où ils vivaient devenait trop froide à leur goût, Og, sa compagne et ses deux enfants émigrèrent avec le dragon qui leur servait de chien de garde. Les géants choisirent comme nouvelle résidence le sommet des rochers de Frênes, dans la région escarpée et sauvage de Lustin. C'était un point stratégique, presque inaccessible, qui présentait l'avantage supplémentaire de riches terrains de chasse situés à proximité, en l'occurrence les agglomérations de Bouvignes et de Dinant. Og et les siens étaient en effet des ogres et se nourrissaient volontiers de chair humaine.

Ils ne s'étaient encore emparés d'aucune proie de cette espèce quand le géant, alors qu'il était à

la chasse, découvrit par hasard l'entrée de la grotte de Tieux et constata qu'elle était habitée par une tribu de nutons, réputés jusqu'en Allemagne pour leur dynamisme et leur adresse dans tous les arts et métiers. Il se mit à l'affût, en s'aplatissant tellement contre le sol qu'il ressemblait à l'un des énormes rochers de l'entrée, et cueillit les nutons au fur et à mesure qu'ils sortaient pour vaquer à leurs occupations habituelles. Cependant, bien qu'il eût – naturellement – un appétit d'ogre, il n'avait pas l'intention de les manger mais bien d'en faire des serviteurs : il en avait en effet un besoin pressant, étant donné que son épouse était coquette, paresseuse et nonchalante, que ses enfants passaient le plus clair de leur temps à jouer et à se promener, tandis que le dragon n'était bon qu'à monter la garde, bâfrer et cracher des flammes.

Les nutons tombèrent un à un au pouvoir d'Og, furent réduits en un triste esclavage et obligés de s'occuper des tâches domestiques de sa demeure.

Og put dès lors se consacrer plus tranquillement à la chasse et à la pêche. Un jour qu'il était en maraude aux bords de l'eau en contrebas de Frênes, il surprit deux jeunes filles, les soeurs Marthe et Marie, qui lavaient leur linge dans la Meuse ; il en saisit une dans chaque main et les emporta dans son antre, pour les manger comme s'il s'agissait de deux grives. Les jouvencelles, pétrifiées par la terreur, ne se

défendirent pas et ne poussèrent pas même un cri. Il fit d'abord rôtir Marthe, à la grande indignation des nutons épouvantés qui l'observaient à son insu, et l'engloutit, presque sans mâcher, en deux bouchées. Marie allait subir le même sort, mais les petits géants, qui n'avaient pas pris part au festin, demandèrent à pouvoir jouer avec elle, parce qu'ils la trouvaient mignonne ; ils le supplièrent tellement, pleurant et faisant de leurs poings et de leurs pieds que, afin d'avoir la paix, Og dut accéder à leur demande et la leur donner. La vie de la malheureuse jeune fille ne fut plus dès lors qu'un martyre continuel, bien que les petits ogres n'eussent pas l'intention de lui faire de mal et seulement de s'amuser avec elle, comme un enfant avec son chien. Mais la nuit, alors que les géants ronflaient à en faire trembler les collines, les nutons allaient subrepticement la consoler et lui prodiguer des caresses.

A Bouvignes, le premier à s'apercevoir de l'absence des deux soeurs fut le jeune Philibert, fiancé de Marie (1), qui était allé à leur recherche sur les bords de la Meuse, en voyant qu'elles tardaient. Il ne les trouva évidemment pas et pas davantage trace de l'ogre, qui prenait toujours bien soin de ne pas poser le pied sur la terre ferme mais marchait sur les roches et les cailloux ; il s'empressa d'aller donner l'alarme dans l'agglomération, où l'on ignorait encore la présence des géants dans les environs et, à plus forte

raison, la triste fin de Marthe dans les entrailles d'Og. Les parents et les amis des jeunes filles, accompagnés de Philibert, fouillèrent de toutes parts puis, comme ils ne trouvaient aucun indice, ce fut le village de Bouvignes tout entier qui se joignit aux recherches. La nuit tomba cependant sans qu'ils trouvent la moindre trace, car Og avait regagné Frênes en s'enfonçant dans l'eau du fleuve jusqu'à la ceinture.

Une semaine s'écoula, consacrée à des fouilles pénibles et inutiles. Toute la population y participa, extrêmement alarmée par ce mystère, et le dernier à rentrer chez lui chaque soir était Philibert l'amoureux, éreinté et fou de couleur.

Un soir qu'il pleurait sur son infortune, plongé dans les ténèbres et au bord de l'âtre, sans que le sommeil pût le distraire de sa peine, il lui sembla que quelque chose remuait les cendres, déjà froides. Il écarquilla les yeux mais comme il ne voyait rien et que le bruissement persistait, il finit par allumer la lampe ... Il constata alors qu'un petit nain barbu, au visage fort basané et fort ridé, était assis sur l'un des moellons de la cheminée. Le nain – car c'en était un – se mit l'index sur les lèvres, lui imposant le silence et, ensuite, exécutant une étrange pantomime que, à la suite de quelque prodige, Philibert comprit parfaitement, il lui apprit que le lendemain, quand le soleil serait au zénith, il le conduirait auprès de sa fiancée.

Follement impatient, Philibert compta les

minutes, sortit cent fois de chez lui et y retourna tout autant, ne pouvant redevenir un instant serein avant que l'ombre des arbres, des habitations et de la colline commençât à se résorber sous l'action du soleil. C'était une journée étouffante, de chaleur caniculaire ; on ne voyait personne dans les rues de Bouvignes et le village semblait désert quand le nuton fit son apparition. C'était réellement extraordinaire et seul un fait d'importance capitale pouvait pousser un nuton à se proner en plein jour parmi les hommes. Il s'agissait effectivement de libérer non seulement Marie mais encore – et surtout – toute une tribu de nutons.

Comme s'il chaussait les bottes de sept lieues, le nain guida Philibert parmi les rochers, les bosquets et les collines escarpées, si rapidement que le soleil quittait à peine le zénith quand ils atteignirent Lustin, à deux pas de Frênes, où Og avait sa caverne. Pendant le trajet, le nain s'était cent fois retourné vers le jeune homme pour lui recommander par signes le plus grand silence. Broussailles et rochers étaient secoués par un tremblement sourd, comme un volcan qui s'apprête à entrer en éruption : c'étaient Og, sa compagne et leurs enfants, qui ronflaient en faisant la sieste ...

Philibert aurait reculé s'il n'avait pas été soutenu et poussé par l'amour et le désespoir ... Au début, il ne distingua rien dans la caverne, jusqu'à ce que le nuton, le tirant par les vêtements,

lui montre un énorme sabre qui se trouvait à terre ... Le jeune homme s'empara de l'arme et la suite se déroula en un éclair, comme dans un rêve : Tchac ! et la tête du géant roule ; Tchac ! et celle de sa femme l'accompagna, dans une partie de boules; Tchac! et ce fut le tour des têtes des petits géants, grandes comme des pelotes. Le dragon dormait également, les yeux fermés et la bouche ouverte, ne crachant pas de flammes ; le jeune homme lui planta l'épée dans la gorge, l'empêchant de refermer sa gueule, ce qui signifiait pour l'animal la mort par inanition à court terme.

Si Philibert avait pu accomplir un tel exploit, c'était grâce aux nutons, qui, en usant d'artifices magiques, en avaient donné la force à son bras et fait en sorte qu'Og et les siens tombent en léthargie. Malgré sa joie immense de se retrouver libre et de voir son fiancé, Marie pleura de plus belle sur la mort de Marthe mais ne s'apitoya nullement sur le sort des géants. Elle ne devait éprouver aucune compassion ; ils n'étaient pas des êtres humains, pas même des animaux, mais bien des monstres. Les nutons, quant à eux, célébrèrent l'événement en se lançant dans une danse effrénée, et c'est en dansant, ivres de joie, qu'ils accompagnèrent Philibert et Marie jusqu'aux portes de Bouvignes ; ils regagnèrent ensuite leur ancienne demeure, sans cesser de danser. Et on ne les vit plus que de temps en temps mais plus jamais en plein jour ...

Les habitants de Bouvignes se lamentèrent de la disparition de Marthe, témoignèrent leur admiration à Philibert, remercièrent les nutons et, formant une joyeuse procession, s'en allèrent détruire le repaire du terrible Og et traîner les cadavres des géants et du dragon jusqu'à la Meuse, qui mit de longs mois à en transporter les morceaux jusqu'à la Mer du Nord.

Depuis ce jour, et récemment encore, on célébrait à Bouvignes l'anniversaire de cet événement en organisant de grandes fêtes commémoratives et un brillant cortège symbolique. Représentant Philibert (2), un jeune homme brandissant une épée ensanglantée ouvrant la marche, tenant par la main la plus belle fille de la région ; puis venaient le géant Og, sa femme et ses enfants, la gorge portant une large entaille sanglante, suivis du dragon, qui se tordait dans les affres de l'agonie ; des enfants, habillés de feuillage, sautillaient tout autour, jouant le rôle des nutons ; les autorités et le peuple en liesse fermaient la marche ... Le soir, on donnait un bal et c'était la fête des amoureux, qui se fiançaient ...

© 2020, pour la traduction française, Bernard GOORDEN

[Notes du Traducteur.](#)

"*La Légende des géants de Bouvignes*" fut publiée e. a. dans **Wallonia** (X, 1902, pp. 117-118) :

<https://www.idesetautres.be/upload/WALLONIA%2>

[01902%2010%20TABLE%20MATIERES%20LIENS%20INTERNET%20CONTENU.pdf](https://www.idesetautres.be/upload/WALLONIA%201902%2010%20TABLE%20MATIERES%20LIENS%20INTERNET%20CONTENU.pdf)
<https://www.idesetautres.be/upload/WALLONIA%2010%201902%20pp100-119.pdf>

Il s'agit de "*Frêne près de Profondeville*", comme le souligne un article d'E. del MARMOL (in ***Annales de la Société archéologique de Namur*** ; 1851, tome deuxième, pp. 333-340), la graphie du lieu variant d'ailleurs d'un auteur à l'autre (on trouve "*Fresnes*", sous l'influence de Maurice des OMBIAUX).

(1) le nom de la protagoniste, Marie, est Isabeau chez Henri de NIMAL, quoique l'article de René MEURANT, "*Les Géants processionnels de Bouvignes au XVI^{ème} siècle*" (in ***Guetteur wallon*** ; Namur, N.S., juillet-septembre 1956, N°136, pp.162-164), ne nous renseigne pas à cet égard. Le personnage de Philibert serait, lui, une invention de Payro.

(2) Nous savons par les **op. cit.** que ce n'est pas exact.